

INVENTAIRE

Z11858

64

557
TITS LIVRES DE M. LE CURÉ,
du Presbytère, de la Famille et des Ecoles.

LES

PAPILLONS ET LES ENFANTS,

PAR

M^{lle} CROMBACH.



PAUL MELLIER, ÉDITEUR,
PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 11.

centimes broché; 35 centimes cartonné.

64

Z
173

Ea 64

Les Papillons et les Enfants

Louise Crombach



Paul Mellier, Paris , 1845

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Les Papillons et les Enfants](#)

[Alexandre et Michel](#)

[Les Roses de la Fête-Dieu](#)

[Le Médaillon protecteur](#)

LES PAPILLONS ET LES ENFANTS.



I.

Un groupe de jolis enfants jouaient dans un grand pré. Des papillons voltigeaient autour d'eux, et semblaient les défier à la course. Une petite fille les regardait attentivement ; elle s'approcha d'une autre enfant, et lui dit : « Clotilde, sais-tu pourquoi les papillons ne viennent sur la terre qu'au

printemps, quand il y a des fleurs et du soleil ? on n'en voit pas un en hiver ! »

Clotilde répondit : « C'est Dieu qui envoie les papillons dans les prés ; et lui, qui sait tout, il sait bien que, si ces pauvres petits venaient en hiver, ils mourraient de faim et de froid, c'est pour cela qu'il attend le soleil et les fleurs avant de les envoyer.

— Il est bien bon, Dieu ! et je l'aime bien, » dit la petite Blanche.

II.

Pendant que ces enfants causaient, un petit mendiant passa.

Ses pieds nus, son corps maigre, ses vêtements déchirés, tout cela disait que l'enfant avait souffert et qu'il souffrait encore.

Il s'approcha des petites filles.

« Où vas-tu ? lui demanda la questionneuse enfant de tout à l'heure.

— Tout droit devant moi, n'importe où ! répond l'enfant pauvre.

— Pourquoi ne vas-tu pas chez ta mère ? demanda encore Blanche.

— Ma mère ! dit le mendiant en regardant bien loin, ma mère, elle est là-bas ! sur la montagne où il fait toujours froid !

— Pourquoi n'es-tu pas resté près d'elle pendant que tu t'y trouvais ? dit Clotilde, qui avait écouté.

— Parce que ma mère est pauvre et qu'elle ne pouvait pas me nourrir. »

Les petites filles se regardèrent ; puis, après un moment de silence, Clotilde reprit :

« Mais qui donc te nourrit ici ?

— Les passants quand ils veulent bien, répondit l'enfant.

— Et quand ils ne veulent pas, que fais-tu ?

— J'ai faim et je pleure, » dit encore le mendiant.

Clotilde et Blanche n'avaient pas faim, mais elles pleuraient.

« Écoute, dit Clotilde en essuyant ses yeux avec ses beaux cheveux blonds, écoute, tu vas prendre et emporter ma poupée, c'est ma plus belle ; prends-la pour la vendre quand les passants ne voudront pas te nourrir.

— Et la mienne aussi, dit Blanche en tendant sa poupée. Tiens ! mais prends garde de la salir avec... » Elle allait dire *avec tes mains* ; mais sa sœur la regarda comme sa mère la regardait quand elle faisait quelque chose de mal, et Blanche s'arrêta. « Pourquoi m'as-tu fait taire, demanda-t-elle tout bas à Clotilde.

— Parce que tu allais dire à ce pauvre enfant qu'il a les mains sales ! lui qui n'a personne pour le soigner, et qui n'a jamais porté de gants au soleil ni même en hiver ! »

La petite Blanche rougit.

« Ne t'afflige pas, lui dit Clotilde ; tu n'as pas songé à tout cela, et tu ne voulais pas lui faire de peine. Mais regarde donc comme il est heureux ! »

En effet, le petit mendiant dansait autour des poupées, se parlait à lui-même, riait, chantait et paraissait n'avoir jamais souffert.

Cependant il cessa de chanter et devint soucieux. « Mesdemoiselles, dit-il, votre mère vous grondera peut-être de m'avoir donné ces belles poupées ?

— Sois tranquille, répond Clotilde, nos jouets sont à nous ; seulement, lorsque nous les avons donnés ou perdus, nous ne pouvons en demander d'autres, voilà tout. Nous en serons quittes pour nous en passer ; mais tu auras du pain pour un jour, toi ! Quand nous manquerons de poupées nous penserons à cela, et nous n'aurons pas besoin de jouer. »

Clotilde n'avait que douze ans, mais son cœur était si aimant, si plein de bonté, qu'elle comprenait les souffrances des malheureux et savait y compatir.

« Oh ! je ne les vendrai point, vos belles poupées, dit le petit mendiant, et sans les vendre elles me donneront du pain pour long-temps.

— Comment donc feras-tu ?

— Voici : dans nos montagnes les enfants se font des poupées de bois, puis ils les suspendent sur une planche avec une ficelle, et s'attachent la ficelle au genou ; de sorte qu'en remuant le genou les poupées dansent sur

la planche, et cela fait bien rire. Je ferai comme les enfants de nos pays, et j'irai dans les rues, sous les fenêtres des belles maisons, amuser les enfants avec mes marionnettes ; on me jettera des petits sous et du pain, et je n'aurai plus faim. » Et le petit garçon se mit à danser encore autour de ses bienfaitrices.

III.

La petite Blanche aurait volontiers dansé avec lui.

« Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-elle.

— Étienne-Jean, » et l'enfant allait s'éloigner.

Blanche le retint.

« Mais où coucheras-tu ce soir et tous les soirs ?

— Oh ! pour cela, mesdemoiselles, je ne puis pas vous le dire, car je n'en sais rien ! Lorsqu'il fait chaud, je vais sur les chemins, sous les arbres. S'il fait froid, je m'étends sur les escaliers des maisons, dans les cours, ou dans les greniers quand on me le permet.

— Pourquoi avec les sous que l'on te donne, ne vas-tu pas coucher chez quelqu'un, est ce qu'il n'y a pas des maisons où l'on trouve des lits à louer comme dans les auberges ? »

Étienne répondit avec un peu de tristesse dans la voix :

« Oui, mesdemoiselles, il y a de ces maisons ; mais on sait que nous sommes pauvres, et que nous ne pouvons payer bien cher : alors on nous donne des lits pleins de punaises, et des draps qui sentent mauvais ; j'aime mieux avoir froid comme dans nos montagnes et coucher sur la terre, la mousse sent bon et n'est pas plus dure que ces lits. »

On s'étonnera peut-être de trouver à notre Étienne des répulsions d'odorat que les enfants, même élevés dans le luxe, ne connaissent pas. Mais le sauvage, grossier sous bien des rapports, n'a-t-il pas la vue, l'ouïe et l'odorat plus développés que nous ! Étienne est enfant du village ; ses

sens ont été exercés comme ceux du sauvage dans les bois et dans les prairies où il a passé ses premières années.

On appela les petites filles et elles dirent en s'en allant : « Adieu, Étienne !

— Adieu, mesdemoiselles, et merci ! » Et l'enfant s'en fut aussi, *tout droit devant lui, n'importe où* ; car il était étranger, pauvre et seul.

« Qu'il est malheureux ! » dirent à la fois les deux sœurs. Mais Blanche ajouta : « Pourquoi le bon Dieu, qui n'envoie les papillons sur la terre qu'avec les fleurs ; pourquoi fait-il venir des enfants au monde avant qu'il y ait du pain et des maisons pour eux !

— Il y a peut-être du pain et des maisons pour tout le monde, dit Clotilde, et d'ailleurs il y a de la terre pour semer du blé, et des pierres pour faire des maisons. Mais c'est l'argent que tout le monde n'a pas pour acheter tout cela.

— Et pourquoi tout le monde n'a-t-il pas de l'argent ?

— Je ne sais ma sœur, mais ce n'est pas Dieu qui a fait ces pièces de monnaie avec lesquelles on achète tout. Si c'était lui, il en aurait fait pour tout le monde, parce qu'il nous aime bien plus que les papillons, puisqu'il a fait le paradis pour nous ! »

On était arrivé à la maison. La mère des enfants demanda ce que l'on avait fait des poupées, et embrassa ses filles en remerciant Dieu.

IV.

Le lendemain Blanche et Clotilde furent éveillées de bonne heure par une voix d'enfant qui chantait sous leurs fenêtres. Elles se levèrent et coururent voir.

C'était le petit mendiant qui venait les remercier encore, et les réjouir. Il avait organisé ses marionnettes, et les faisait danser. Tous les enfants du voisinage battaient des mains, et ceux qui allaient à l'école avec leur déjeuner le donnaient en passant au petit Savoyard.

La mère vint savoir la cause de tout ce bruit joyeux, et reconnut les poupées : elle sourit.

« Mes enfants, le bon Dieu vous rend ce que vous lui avez offert. Vos poupées vous reviennent, et vous voyez tout ce qu'elles donnent de joie, non plus à vous seulement, mais à tous ceux qui passent ! »

Le petit Savoyard chantait toujours. Un frère de la doctrine chrétienne passa, et fut étonné de l'élégance des poupées. Il s'approcha de l'enfant.

« Qui vous a donné ces poupées, mon fils ? » lui demanda-t-il d'une voix douce et bienveillante.

Le petit pauvre ôta son bonnet et répondit :

« Monsieur, ces petites demoiselles que vous voyez là-bas, à la fenêtre, me les ont données hier ; et ce matin je n'ai pas voulu les faire danser pour la première fois devant une autre maison. »

Le frère posa sa main sur la tête de l'enfant : « Tu as du cœur, mon ami, et Dieu te bénira. Sais-tu prier ?

— Je sais la prière que ma mère me faisait dire tous les jours, je n'en sais pas d'autre.

— Et la fais-tu, cette prière ?

— Quelquefois, quand je pense à ma mère.

— Il faut la faire souvent et, aujourd'hui, il faut en faire une pour remercier Dieu, qui t'a fait rencontrer ces bonnes petites demoiselles. Mais si tu veux venir avec moi, ajouta le frère, je t'apprendrai tout ce qu'il faut dire à Dieu.

— Je veux bien, monsieur ; mais il faut que je mendie pour vivre : car je n'ai rien, et je ne puis pas même ramoner des cheminées.

— Pourquoi ne le peux-tu pas, mon enfant ?

— Parce qu'un jour le feu avait pris dans une maison où je me trouvais, et en courant sur le toit, pour jeter de l'eau, je suis tombé. Depuis ce temps je suis faible, et ne peux me tenir dans les cheminées.

— Quel âge as-tu ?

— Dix ans, monsieur.

— Sais-tu lire ?

— Peut-être que je ne le sais plus, car il y a bien long-temps que je n'ai pas tenu de livre. »

Le bon frère avait un catéchisme ; il le tendit à l'enfant, qui lut bien lentement ces mots :

— Pourquoi Dieu vous a-t-il créé ?

Et ceux-ci :

— Pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen acquérir la vie éternelle.

« Qu'est-ce que la vie éternelle ? demanda l'enfant timidement.

— C'est le paradis, mon fils, pour celui qui a été bon.

— Ah ! dit le petit garçon, que je voudrais avoir un livre qui me dise ce qu'il faut faire pour connaître, aimer et servir Dieu !

— Garde celui-là, cher enfant, et suis-moi. Dieu nous dira peut-être ce qu'il faut faire pour toi, allons prier. »

V.

Plusieurs personnes s'étaient arrêtées autour du frère et du petit pauvre ; quand le bon frère emmena l'enfant, toutes ces personnes lui remirent une petite offrande pour s'associer à sa protection. Le frère reçut 60 fr., et personne ne le quitta beaucoup plus pauvre. On n'aurait pas donné cette somme à l'enfant, qui ne pouvait si jeune en faire usage ; mais on le sentait sous une direction sage, et, ce que le pauvre enfant isolé n'aurait pas obtenu, la protection du bon frère le lui obtenait. Le bien attire le bien.

Ils allaient s'éloigner, quand l'enfant tout joyeux dit au frère : « Monsieur, voulez-vous garder un peu les poupées ? j'irais dire à ces demoiselles que je suis bien heureux ?

— Va, mon enfant. »

Il courut sous la fenêtre des petites filles, qui ne savaient pas pourquoi les marionnettes ne dansaient plus. Elles appelèrent leur mère quand elles

apprirent que leur protégé était recueilli par le bon frère, et qu'on allait s'occuper de lui. La jeune femme descendit et remit un billet à l'enfant pour le frère. Elle s'y engageait à donner pour Étienne, 20 fr. par mois pendant deux ans.

« Mes filles, dit-elle à Clotilde et à Blanche, remerciez bien Dieu ce soir, car vous avez porté bonheur à l'enfant pauvre. Il aura désormais du pain, un asile, et une famille ! »

Les enfants n'oublièrent pas de prier, et elles dirent à Dieu : « Merci ! car vous n'envoyez les papillons sur la terre qu'avec les fleurs, et les enfants dans le monde qu'avec des âmes pour les aimer et les protéger ! »



ALEXANDRE ET MICHEL.



I.

Le grand arbre et le scarabée.

C'était un jeudi, jour de vacance et de bonheur pour les écoliers. Aussi n'avait-on pas eu besoin d'éveiller le petit Michel Dubourg ce jour-là ! — À cinq heures du matin il s'habilla lestement, et après avoir remercié Dieu et le soleil qui faisaient le jeudi si beau, il prit son déjeuner pour l'aller manger avec ses amis les oiseaux, tout fier de leur prouver qu'il avait aussi des ailes !

Il s'en fut donc tout courant jusque sur la place du village, où se trouvait un grand arbre plus vieux que tous les vieillards du hameau, et plus beau que tous les arbres de la province. Là se réunissaient les villageois le dimanche, et les enfants tous les jeudis. Un feuillage épais garantissait du soleil et de la pluie, et les oiseaux semblaient heureux de donner une bruyante sérénade au petit monde qui venait abriter sa joie sous le grand platane.

Michel arriva le premier sur la place, et se mit à écouter, le nez en l'air, tous les bruits du matin qui saluent la lumière. Pendant qu'il regardait ainsi, je ne sais quelle idée lui passa par la tête, mais sa petite mine devint soucieuse, il étendit les bras autour de l'arbre, qui était gros comme une maison, se dressa le plus qu'il put contre ce tronc centenaire, et se trouva sans doute bien petit, car il baissa les yeux d'un air confus et humilié :

« Ah ! que c'est beau un arbre ! » s'écria-t-il en regardant encore les plus hautes branches qui semblaient toucher aux nuages. « Comme ils doivent

aimer le bon Dieu les arbres qui sont si grands, qui ont de si belles fleurs et de si belles feuilles vertes ! » Et son regard découragé retomba vers la terre. Quelque chose remuait à ses pieds dans la poussière, et il se baissa. C'était un insecte qu'il allait écraser :

« Ah ! pauvre petite bête, lui dit-il, tu es encore bien plus à plaindre que moi, quoique je sois bien petit ! Mais pourquoi donc le bon Dieu fait-il les arbres si grands, et nous si petits ? Ce platane, tout le monde l'aime, on vient du plus loin du village causer, danser, jouer ici, et toi on t'écrase sans te voir, pauvre bête, et tu n'as rien à donner à personne, tu es comme moi ; et encore, moi je deviendrai un peu grand, mais toi ! Ah ! qu'ils sont heureux les arbres ! N'est-ce pas Alexandre ? » Un autre petit garçon venait d'arriver en courant. Alexandre Belmas avait six ans comme Michel, et c'étaient de vieux amis.

« N'est-ce pas Alexandre que les arbres sont bien heureux, et que cette bête est bien à plaindre !

— Fais voir la bête ? »



Michel la montra, c'était un joli scarabée à la robe changeante, et au même instant l'insecte entr'ouvrit son fourreau doré, déploya ses ailes diaphanes, et vola dans les cheveux noirs d'Alexandre, où il brillait comme une petite étoile.

« Ma foi, dit l'enfant aux cheveux noirs, je ne trouve pas ta bête plus à plaindre que l'arbre, et moi j'aimerais mieux être un insecte ailé qu'un platane.

— Eh bien, tu as tort, regarde donc cet arbre : une de ses feuilles va tuer ta mouche en tombant ! et rien ne le tue lui. Si quelqu'un voulait lui faire du mal, tout le village se mettrait en colère, n'est-ce pas ?

— C'est vrai Michel, mais, vois-tu ! quand même on tuerait cette mouche tout à l'heure, ça n'empêcherait pas qu'elle n'ait plus vu de pays, et plus touché de nuages en un jour que ton gros arbre en dix mille années ! Oh ! c'est si bon d'avoir des ailes !

— Qu'est-ce que cela me fait à moi de voir du monde que je ne connais pas, dans des pays dont je ne sais pas les chemins. J'aimerais bien mieux rester ici comme l'arbre.

— Eh bien tu es une bête, Michel !

— C'est toi Alexandre, puisque tu voudrais être une mouche ! »

Et la dispute allait s'échauffer lorsque une bonne religieuse sortant de l'église, s'approcha des deux enfants :

« Qu'avez-vous donc à vous quereller ainsi, mes chers petits enfants ? »

Michel expliqua la chose et finit en disant :

« N'est-ce pas que le bon Dieu n'aime pas autant les insectes que les grands arbres ? Alexandre prétend le contraire.

— Cela vous prouve que l'insecte et le grand arbre sont également aimés de Dieu, mes enfants, puisque leur sort à l'un et à l'autre est envié par chacun de vous.

— C'est vrai ! dirent à la fois les deux enfants !

— N'accusez donc jamais Dieu, mes petits amis, lorsque vous croirez avoir à vous plaindre, et ce soir dites-lui : « Mon Dieu, vous qui donnez à l'arbre des racines qui l'attachent solidement à la terre, des branches qui le

couronnent de fleurs, et des fruits qui le font beau et utile, soyez béni ! » Et ensuite vous direz aussi : « Mon Dieu, vous qui donnez au scarabée une robe d'or pour cacher ses ailes transparentes et délicates, et qui le faites si léger qu'un souffle du vent l'emporte au loin sur toutes les fleurs, sur tous les rivages, mon Dieu, soyez béni, car tout ce que vous créez apporte au monde avec soi, en soi, son bonheur. » Les deux enfants promirent de prier, et la religieuse prit deux belles images dans son livre de messe, et les donna aux enfants, en les quittant.

Alexandre et Michel, sans plus penser à leur querelle, se mêlèrent aux jeux de leurs petits camarades qui arrivaient de tous côtés, et la journée passa vite comme tous les jours de vacances.

Le soir, à l'heure de la prière, Michel pensa au grand arbre et remercia Dieu. Alexandre avait encore son scarabée et il le mit sur sa fenêtre en priant Dieu de lui conserver ses jolies ailes.

II.

Six ans après.

Six ans après cette heureuse journée, Alexandre et Michel se trouvaient encore sous le grand platane, mais ils y arrivaient tous deux bien tristes et bien préoccupés : Michel Dubourg était le fils unique d'un meunier, et le *Moulin d'or* avait long-temps donné une honnête aisance à cette famille. Aussi Michel avait-il été l'objet des soins du bon curé du village, qui, voyant l'aisance des parents, le caractère paisible et les dispositions studieuses de l'enfant, avait pensé à en faire un bon instituteur à venir pour sa commune. L'enfant avait reçu ses leçons dans le jardin du vieux prêtre, et tout en l'aidant à jardiner. Comme il avait battu des mains de joie toutes les fois qu'il avait songé à cet avenir qui lui assurerait une vie calme, une maison pleine d'enfants, et un jardin plein d'oiseaux, le tout dans le village qu'il aimait tant !

Mais voilà que depuis six mois le *Moulin d'or* s'était arrêté subitement, sans que l'on pût savoir quel obstacle s'opposait au mouvement de ses roues ! et depuis six mois que l'on essayait tous les moyens de les remettre en marche, on avait dépensé toutes les économies du ménage sans résultat.

Qu'allait-on faire pour vivre ? La famille Dubourg n'avait fait que du bien au village ; mais quand on vit le moulin résister à tous les efforts d'un mécanicien de la petite ville voisine, on commença à se dire tout bas que c'était peut-être une malédiction de Dieu ; et quand on se rappelait la bonté de ces braves gens, on se disait alors que c'était peut-être parce qu'ils avaient quelque chose à expier, qu'ils étaient si dévoués et si obligeants... et bientôt on évita de leur parler dans la rue.

Le prêtre seul resta l'ami de cette famille éprouvée, Alexandre aussi resta le frère du petit Michel ; mais ces deux enfants, si joyeux et si bruyants autrefois, si pressés d'arriver au rendez-vous sous le gros arbre, y venaient maintenant en silence et lentement, ils n'avaient plus que des tristesses à se communiquer.

Ce jour-là, Michel arrivait plus pâle, et Alexandre n'osait l'interroger : il avait vu dès le matin les grandes roues du moulin à vent, toujours immobiles, malgré l'orage qui commençait à siffler dans les arbres.

Michel s'assit, jeta sa casquette loin de lui, comme pour se desserrer le front, et dit avec effort à son ami :

« Tu ne sais pas, Alexandre, je quitte le village !

— Toi ! tu t'en vas ! ah ! que tu es heureux !

— Veux-tu te taire, et ne pas te moquer de moi ! Tu sais bien que je ne peux pas partir, que déjà on avait mis de côté de quoi m'acheter un remplaçant, parce que je rêvais toutes les nuits que j'allais être soldat, et que je m'éveillais en criant : Ne m'emmenez pas ! Eh bien, on va m'emmener et pour toujours !

— Mais pourquoi donc cela, puisque tu ne veux pas ?

— Parce que M. le curé m'a trouvé une place, à Paris, dans le commerce, et qu'il dit à ma mère que j'y gagnerai de quoi faire bâtir un autre moulin. Ah ! si au moins je ne savais pas lire ?

— Qu'est-ce que tu ferais ?

— Je ne pourrais être marchand ni commis-voyageur ; alors je resterais ici comme toi ; j’irais garder les troupeaux, semer les blés et cueillir les fruits du verger. Tu es bien heureux, Alexandre !

— Tu as tort, Michel, je ne suis pas heureux ! Ah ! si j’étais commis-voyageur ! Voyager ! c’est ça le bonheur ! Voir tous les jours de nouvelles choses, rapporter ou envoyer tous les ans à sa famille mille curiosités des pays lointains, apprendre à parler avec les hommes de partout, c’est ça qui est beau ! Mais si tu pars, je vais être bien triste moi ! Je ne pourrai plus te donner mon troupeau à garder pendant que j’irai tout à travers le pays chercher des provisions de fruits, de fleurs et de graines pour t’amuser.

— Et moi, Alexandre, je n’irai plus dans ce grand pré, où tu me laissais toutes ces bonnes bêtes à garder, et où j’ai planté un si joli petit jardin !

— Mais toi, Michel, tu voyageras, tu verras le monde.

— J’aime mieux les chèvres et les bœufs qui me connaissent et qui m’aiment, que les gens qui ne m’ont jamais vu ! Va ! tu le sais bien, qu’ils me font peur, les étrangers, et que je m’en vais quand il en vient un au village ! »

Alexandre ne paraissait pas avoir entendu, et il s’écria en frappant ses mains : « Tu ne sais pas ! je pars avec toi ! Je mourrais ici tout seul, moi ! On n’a pas besoin de moi à la maison, vu la grande sécheresse qui arrête tous les travaux de la ferme et brûle toute l’herbe des prairies ; je m’en irai, je voyagerai aussi !

— Mais on ne te laissera pas partir ?

— Je ne le dirai pas, donc !

— Ah ! mon Dieu ! si je pouvais rester, moi, sans le dire !

— Non, Michel, pas ici ; mais, si tu voulais, tu pourrais rester dans un village, pas trop loin ; tu entrerais au service d’un bon fermier, et tu ferais des petits jardins dans les prés.

— Mais toi, Alexandre ?

— Moi, c’est décidé, vois-tu ! je m’en vais bien loin. Je connais maintenant tout le pays, et je l’emporte dans ma poche, regarde ! »

En effet, Alexandre sortit de sa poche un papier sur lequel il avait tracé une sorte de plan topographique à sa manière ; tous les sites et tous les

accidents de terrain du village et des alentours y étaient indiqués avec exactitude, et sur chaque point principal de sa carte il avait écrit, tantôt : *bonne terre pour les blés*, ou bien : *là, les perdrix rouges viennent*, ou encore : *ici planter des arbres*, etc.

Michel sourit tristement :

« Donne-moi ce papier, lui dit-il, j'aime tant ce village que je le regarderai là, et que je croirai y être ! »

Alexandre donna sa carte, et continua son projet :

« Oui, j'irai bien loin, bien loin ! Tu verras ! et je t'écirai. J'écris mal, mais tu sais, on lit toujours un peu, et tu devineras le reste. Toi tu seras à Marquette, tout près d'ici ; tu diras que tu veux travailler ; et quand on te verra piocher, on ne demandera pas d'où tu viens, va !

— Quel bonheur, mon Dieu ! je ne serai pas commis-voyageur ! » Et Michel embrassait son ami.

III.

L'ange gardien.

Un léger bruit se fit entendre dans le feuillage, derrière les enfants.

« Et vos mères, petits ingrats ! »



La voix qui avait prononcé lentement ces mots était celle de la bonne religieuse qui les avait autrefois apaisés, lorsqu'ils se querellaient, en accusant Dieu, sous ce même arbre.

« Alexandre ! Michel ! vous fuyez en secret, et vous ne songez pas au chagrin de ceux qui vous aiment !

— Madame, dit Michel bien confus, ma mère veut bien se séparer de moi puisqu'elle m'envoie demain à Paris !

— Oui, mon ami ; mais voyez d'ici les roues paralysées de votre moulin, et votre maison sans pain bientôt, et vos parents abandonnés de tous parce qu'on est épouvanté du malheur qui les frappe ; voyez tout cela, mon enfant, et vous comprendrez pourquoi votre mère vous envoie au loin, vous, son unique espoir, acquérir un peu d'or, pour racheter un moulin, et prouver à tout le village que votre père n'est pas un maudit ! »

Michel regarda du côté de sa maison, et vit sa mère devant sa porte, le front appuyé dans ses mains, à ses pieds il vit aussi la petite malle où elle venait d'enfermer quelques effets de voyage pour son enfant ; elle pleurait.

Michel interrompit la religieuse : « Je partirai, madame ! Je partirai demain pour Paris, et je n'en reviendrai qu'avec le prix d'un moulin.

— Et vous, Alexandre ?

— Oh ! moi, madame, ce n'est pas la même chose ! ma mère n'a pas besoin de moi ; elle a mes cinq frères qui l'embarrassent bien assez, depuis que la sécheresse empêche d'aller aux champs : ils la consoleront de mon absence. »

Un coup de vent fit en ce moment tomber du toit voisin un pauvre nid d'hirondelles, et les petits, déjà forts, se mirent à voleter autour des enfants. La religieuse en attrapa un plus imprudent que les autres, et le fit crier en lui serrant les ailes. Aussitôt la mère arriva tout effrayée, et criant aussi. Elle tournoya, passa et repassa au-dessus de la tête de la religieuse, en poussant son petit cri plaintif et déchirant.

« Oh ! rendez-lui donc son pauvre petit, madame ! dit Alexandre, vous savez bien que l'on n'emprisonne pas cet oiseau-là, il porte bonheur parce qu'il annonce le soleil partout où il va ; et voilà pourquoi on ne le prend pas. Rendez le donc à sa mère, madame ! Voyez comme elle tourne autour de vous en criant ; mais vous la ferez mourir ! » Et Alexandre se mettait presque à genoux.

La religieuse prit un air d'insouciance dédaigneuse :

« Pourquoi donc rendre cet oiseau à sa mère, elle en a cinq ou six autres qui l'embarrassent sans doute par ces temps d'orage ! ils la consoleront de celui-là. »

Alexandre comprit.

« Madame, je resterai près de ma mère ! »

La bonne religieuse serra les mains des deux amis, et rendit la liberté à l'hirondelle ; mais en s'en allant, elle se rappela la querelle de ces enfants, à propos du grand arbre et du scarabée. Ce jour-là, pensa-t-elle, Dieu révélait la vocation de ces deux bons enfants, et tout-à-l'heure cette vocation allait leur faire commettre deux fautes graves : Michel, cet honnête et studieux garçon, qui passe ses dimanches à l'église et dans le jardin de notre bon curé, Michel, dis-je, dont toute l'ambition est d'avoir un humble toit et un

peu de terre sous le ciel de son village, allait demain abandonner sa mère à son sort pour devenir garçon de ferme, et rester villageois.

Et Alexandre, cet intrépide enfant qui ne peut rester en place, qui veut tout voir et tout connaître, qui sait tous les chemins du pays, et qui semble savoir toutes les routes des nuages, car il prédit toujours le temps qu'il va faire, rien qu'en regardant la couleur de la terre ou les feuilles d'arbre ; cet enfant dont la destinée était d'avoir des ailes, il allait fuir sa mère, et devenir coupable, tout en obéissant, mon Dieu, à la nature que vous lui avez donnée !

Pourquoi Michel ne peut-il rester au village, y prendre racine comme le grand platane, et pourquoi Alexandre ne peut-il partir, s'envoler au loin comme le scarabée aux brillantes ailes ?

Le soleil qui suivait libre et fier sa brillante voie, répondit seul à la bonne religieuse.

Le lendemain, Michel partit par la diligence de Paris, et Alexandre resta au village.

Alexandre nous a dit qu'une grande sécheresse désolait son village et les environs, et que tous les travaux étaient suspendus pour les laboureurs. Le mal ne s'arrêta point là : bientôt des maladies inflammatoires se déclarèrent dans les familles, et dans les étables, parce qu'on buvait de l'eau malsaine, ou pas d'eau du tout, tant elle était devenue rare ; les puits étaient taris comme les rivières. La mère d'Alexandre tomba malade aussi ; combien il était heureux d'être resté près d'elle ! comme il était fier de la remplacer aux soins de la laiterie, de la basse-cour et du jardin ! — Malgré lui cependant, il se prenait à envier les oiseaux qui passaient, et jusqu'aux grains de poussière, que le vent chassait bien loin dans l'espace.

Un matin il n'y tint plus, et s'élança dans la campagne. On l'attendit tout le jour et toute la nuit ; il ne revint pas : ses frères étaient allés à sa rencontre et n'étaient pas revenus. Leur père n'osait quitter la malade et gardait le silence, ne voulant pas lui laisser deviner son inquiétude.

Mais où étaient-ils tous ?

Après trente heures d'attente, Alexandre entra tout essoufflé, portant une tasse d'eau limpide, et criant : « Nous avons de l'eau pour tout le village ! »

Ses frères le suivaient de près avec de grands seaux pleins de cette belle eau claire ; la malade en but avidement et se sentit sauvée.

Alexandre pensait à la bonne religieuse en voyant sa mère si heureuse d'un peu d'eau et remercia Dieu de ne pas l'avoir laissé commettre une lâcheté en fuyant le toit paternel. Mais on voulut savoir enfin d'où venait l'eau, et Alexandre prit la parole avec une émotion de joie et d'orgueil mal contenue :

« Mon père, vous le savez, j'aime à courir dans les bruyères, et vous m'avez souvent secoué les oreilles pour avoir laissé seuls au pré les bœufs et les vaches qui ne demandaient pas mieux, vu qu'elles allaient aux champs de légumes, ces fines bêtes ! Tout en courant, je vois beaucoup de choses ; et l'autre jour, j'ai trouvé bien loin, là-bas, dans une lande inculte, une touffe d'herbe verte, et des plantes vigoureuses et bien fraîches ; tout alentour c'était, comme partout, des herbes brûlées, et de la terre comme de la cendre.



Je me dis tout de suite : Il y a de l'eau là-dessous ! et puis il y avait comme une odeur de fontaine qui m'aurait fait parier ma tête qu'il y avait à boire là ! Mais comment piocher, moi tout seul ? et si je me fais aider par quelqu'un, et que rien ne se trouve sous cette place, on me croira fou ! Après m'être dit cent choses comme ça, je me décide à creuser moi-même la terre, quitte à y passer trois jours et trois nuits. Heureusement mes frères, qui me cherchaient, sont venus m'aider, et au bout de quinze heures de travail, nous avons découvert un immense puits, non pas comblé, mais seulement recouvert d'une dalle et de vingt pieds de terre par-dessus. Ce puits est creusé à une grande profondeur et sur une source souterraine, j'en suis sûr ; et cette source vient d'une montagne, j'en suis encore sûr, parce que l'eau tend à monter dans le puits et à jaillir en l'air comme pour retourner à sa montagne. Venez voir, venez tous à présent. »

Plusieurs voisins coururent au lieu indiqué, et bientôt tout le village alla chercher de l'eau : le puits ne diminuait pas ! Dans la même nuit, le feu prit à la mairie de la commune ; et l'on fit la chaîne jusqu'au puits d'Alexandre pour éteindre l'incendie, qui céda sous un déluge de seaux d'eau. Huit jours auparavant deux maisons avaient brûlé sans qu'on eût pu trouver assez d'eau pour combattre le feu.

La joie d'Alexandre ne pouvait tenir dans son jeune cœur. Oh ! lui aussi, il aimait ce village où il venait d'être si utile !

Le lendemain, le maire de la commune vint le remercier, et lui offrir une récompense.

« Il ne me manque rien, monsieur, excepté une chose que vous ne pouvez me donner.

— Mais quelle chose, mon ami ? Vous avez rendu un important service au village, et vous avez droit à un sacrifice de la commune.

— Merci, mille fois merci, monsieur le maire, c'est inutile, le bon Dieu seul pourrait me payer, mais ce sera pour les pays de l'autre vie qu'il me donnera ce qui me manque. »

Il pensait aux ailes du scarabée.

Le maire sortit, tout peiné de ne pouvoir offrir quelque chose à ce jeune garçon, et rencontra la religieuse qui venait voir la mère d'Alexandre. Le maire lui conta le refus du jeune homme.

« Monsieur le maire, dit la bonne sœur, vous pouvez cependant le rendre bien heureux !

— Moi ! comment ! dites vite.

— En lui donnant un passe-port à trois sous par lieue, dit naïvement la religieuse, et une lettre pour le curé de la première paroisse où il devra coucher, afin qu'il soit ainsi recommandé de ville en ville ; si vous lui accordez cela, dans un an il vous rapportera le plan de tous les lieux qu'il aura visités, avec des observations très-curieuses ; et pour preuve, je vous dirai qu'il a fait celui de notre village et des environs, et que c'est vraiment à en tomber des nues ?

— En vérité dit le maire, qui était un riche propriétaire et un homme intelligent, eh bien, qu'il voyage et qu'il soit géographe ! je lui fais douze

cents francs de pension pendant six ans, et je l'envoie à un savant de mes amis, qui va partir pour une mission lointaine : cet enfant a sauvé les registres et les archives de la commune, et rendu la santé à tout le monde, avec *son puits*, car il portera désormais son nom. Qu'il soit heureux ! »

La bonne sœur eut toutes les peines du monde à ne pas pleurer de joie en entendant ces paroles, et sans penser à remercier elle courut à la ferme et cria dans l'oreille d'Alexandre :

« Vous allez avoir des ailes ! le bon Dieu vous récompense de votre bon cœur ! » et elle lui raconta, quand elle put parler, la conversation qu'elle venait d'avoir avec le maire.

Alexandre ne vit plus clair et n'entendit plus rien pendant cinq minutes, tout son être était bouleversé de surprise et de bonheur : « Ah ! Michel où es-tu ! dit-il enfin, et quand pourrai-je t'acheter un moulin pour que tu reviennes au village être heureux aussi ! »

Pendant que l'on causait ainsi à la ferme, et que la mère d'Alexandre se réjouissait de voir son fils heureux, et à la veille de commencer une belle et utile carrière, la mère de Michel entra : son visage encore pâle et amaigri, rayonnait cependant d'une joie récente ; elle tenait un papier à la main, Alexandre s'en saisit et lut :

IV.

Dieu bénit les bons cœurs.

Alexandre lut la lettre de Michel tout haut ; la voici :

« Ma mère, vous ne savez pas ! je m'en vais vous faire bâtir un moulin ; je suis riche, écoutez : en partant, j'étais bien triste ; il me semblait que j'allais mourir loin de vous et de mon village ; je trouvais tout laid et tout sombre à cent pas de notre commune ; il me semblait que les passants n'étaient pas si bons que chez nous ; j'étais bien malheureux !

» Quand nous sommes arrivés à la première ville, mon cœur s'est encore plus serré : tout ce monde qui se heurtait dans la rue ne se saluait pas, ne se regardait pas, c'était une vraie Babel, et je suis remonté en voiture avec joie pour fuir cette vue-là.

» Les chemins étaient mauvais et montueux, et le conducteur nous pria tous de descendre pour un quart d'heure. Comme nous étions dans la campagne je descendis avec plaisir, les autres voyageurs aussi. Mais c'était sans doute jour de foire dans les environs, et les paysans y conduisaient leurs bestiaux. Voilà qu'un bœuf se détache d'une bande et se met à courir sur un petit garçon (je ne sais pas si c'est parce qu'il avait une toque rouge), moi je m'élance devant l'enfant et je me mets à parler patois au bœuf en colère. Il paraît qu'il m'a compris, car d'un seul geste je l'ai fait fuir tout honteux de sa méchanceté. Le père de l'enfant l'avait cru mort et m'embrassait à m'étouffer ! il voulut savoir mon nom, je refusai de le dire ; mais le conducteur ne fit pas tant de façons. Quinze jours après mon arrivée à Paris, et toujours triste dans cette grande ville, on m'apporta une lettre elle contenait un billet de mille francs ! C'était le père de l'enfant qui avait appris notre malheur par mon patron, et qui voulait m'aider à rebâtir un moulin pour vous.

» Ce n'est pas tout : j'ai vu ici bien des mécaniques, et je suis sûr que notre moulin marcherait s'il était mieux construit dans ses ressorts. J'ai compris ce qui l'arrête, et j'emmène un ouvrier qui fera tourner les ailes de ce pauvre moulin en trois jours de travail. Je suis donc bien heureux d'être venu, car je dois tout à ce voyage que je maudissais tant ! Et puis je vais vous revoir tous et continuer mes études pour être instituteur de la commune. »

« — Mon Dieu, est-ce bien vrai !

» Dites à mon ami Alexandre que nous travaillerons tous à lui amasser de quoi faire un beau voyage, et à la bonne sœur promettez-lui une belle sainte pour sa chapelle ; puis embrassez tout le village pour votre »

» MICHEL. »

Alexandre tremblait en lisant ces dernières lignes, où l'amitié vraie se révélait si simple et si noble. Il ne voulut pas partir avant le retour de

Michel.

Il revint enfin, cet ami, et trois jours après, comme il l'avait prédit, les roues du moulin s'ébranlèrent et se mirent en marche à la grande satisfaction du village assemblé.

Alexandre et Michel furent l'objet d'une fête champêtre, et l'on dîna sous le grand platane. Chaque fermier envoya le lendemain un présent à Michel, qui se trouva bientôt riche de bestiaux et de graines. Alexandre reçut un jeune cheval tout sellé et magnifique de fierté et de fougue audacieuse.

Un mois après, Alexandre était en route, emportant les bénédictions de tout le pays.

La sœur de charité avait assisté à la fête, et reçu les actions de grâces des deux amis qui lui devaient de n'avoir pas gâté leurs destinées.

Michel est devenu un bon instituteur et un bon fermier. Ses élèves apprennent à lire dans des livres d'agriculture, à écrire sur le sable des allées ombrées, et à parler correctement, en écoutant les bruits harmonieux de la nature qu'ils comprennent mieux. Michel fait de très-bons élèves.

Alexandre vient de loin en loin embrasser sa mère et son ami, et apporter de belles choses à ses frères et aux jeunes filles du village :

Il est devenu un savant géographe.

Le grand platane est toujours là ; mais il ne fait plus honte à Michel, qui a de grands arbres et qui a lui-même pris racine au village. Les scarabées volent toujours autour d'Alexandre ; mais ils ne lui font plus envie, car il va plus loin qu'eux. La bonne religieuse ne demande plus rien à Dieu : elle a fait le bonheur de ces deux enfants, car, le bonheur, c'est de pouvoir suivre la voie pour laquelle Dieu nous a fait naître.

LES ROSES DE LA FÊTE DIEU.



I.

« Quel bonheur ! s'écriait en s'éveillant le tout petit Édouard, dont les yeux avaient rencontré une corbeille pleine de fleurs effeuillées. — Quel bonheur ! » avait répondu Julie, sa jeune sœur, en regardant le soleil monter à l'horizon et en ajustant sur ses cheveux noirs une couronne de roses blanches.

Et tous deux attendaient avec impatience l'heure de la procession ; car c'était le jour de la Fête-Dieu.

II.

C'est un bien beau jour que celui-là dans la petite ville de L***. Dès le matin toutes les rues sont couvertes de feuillages et de fleurs ; toutes les maisons sont tendues de toiles blanches, et des guirlandes de roses décorent ces tentures ; puis, de distance en distance, s'élèvent des reposoirs, autels de fleurs improvisés sur la route où doit passer la procession, et d'où le prêtre appelle les bénédictions du Seigneur sur toute la cité. Cette journée-là reste à jamais gravée dans l'âme des enfants surtout, car pour eux, toutes ces fleurs, ces chants religieux, cette promenade devant Dieu, ces parfums d'encensoirs, cet hommage public à la Divinité, cette fête où ils jouent le principal rôle, parce qu'ils sont les plus près du ciel encore, tout cela pour les enfants, surtout, est grandiose et magnifique ; aussi appellent-ils *Paradis*

les autels où le prêtre dépose le saint sacrement avant de donner la bénédiction.

Edouard et Julie étaient donc bien heureux ; ils allaient tous deux se parer de vêtements blancs pour jeter des fleurs et chanter des cantiques à Dieu.

Leur jeune mère souriait en les couvrant de dentelles et de rubans, et semblait dire au Ciel : Je veux qu'ils soient aussi beaux que les anges de là-haut.

Pour qu'Edouard, à peine âgé de quatre ans, pût suivre avec tous les enfants de la ville la procession de la Fête-Dieu, et jeter avec plus de grâce et de mesure les feuilles de roses dont sa corbeille était pleine, sa mère le fit s'exercer devant elle un peu, et l'enfant jeta des fleurs vers une image du Christ. Tout à coup son petit visage devint soucieux, et sa main resta levée sans laisser échapper les feuilles de roses.



« Mère ! dit-il d'un air tout inquiet ; mère ! pourquoi les fleurs que nous jetons au bon Dieu retombent-elles devant nous ? Le bon Dieu n'en veut donc pas ? »

La jeune mère prit Edouard sur ses genoux, et s'aperçut que Julie semblait attendre avec une impatience curieuse la réponse à cette question de son frère. Julie avait huit ou neuf ans, et sa mère l'attira aussi près d'elle avant de répondre.

« Oui, mes enfants, le bon Dieu sourit à vos dons ; mais il ne les garde pas. Oui, tout ce qu'on lui donne nous revient ; tout le bien que nous faisons pour lui plaire retombe en bonheur dans notre vie, et la parfume comme ces feuilles de rose qui retombent sur vos pas. Toi, ma fille, quand tu as bien travaillé, parce que Dieu veut que l'on emploie toutes les heures qu'il nous accorde à devenir bons et utiles, toi, ma fille, quand tu as obéi à Dieu, ne sens-tu pas que tu m'as rendue heureuse et fière ! et n'es-tu pas heureuse toi-même ? Et toi, mon tout petit enfant, lorsque tu as bien obéi à ta mère, n'en reçois-tu pas quelque jouet pour récompense ? C'est le bon Dieu qui me conseille de te réjouir ainsi ; car je ne fais qu'imiter sa bonté, qui réserve un paradis à ceux qui auront bien vécu sur la terre.

— Il nous aime donc bien, le bon Dieu ! dit Julie ; mais s'il allait croire que c'est par intérêt qu'on lui obéit, et rien que pour aller dans son paradis ?

— Mon enfant, Dieu ne peut pas se tromper sur nos intentions ; et d'ailleurs ceux qui ne l'aiment pas ne cherchent point à gagner le ciel. Rassure-toi donc bien, bonne chère fillette ! et tous deux allez offrir au Seigneur ces feuilles de rose qui retomberont sur vos pas, comme toutes les bonnes actions de votre vie, pour embaumer vos chemins ; allez, mes petits anges. »

Et la jeune mère sonna une domestique pour conduire les enfants à la procession.

III.

La domestique vint.

« Madame, dit-elle en entrant, le vieux Jean demande si mademoiselle Julie n'ira pas jouer auprès de lui ce matin ; il se sent bien triste, dit-il, de

rester seul ainsi quand tout le monde est en fête et en famille.

— C'est vrai, dit la jeune femme, ce pauvre vieux serviteur est resté seul au monde pour ne pas nous quitter ; et maintenant nous le laissons triste quand il n'a de famille que nous. C'est mal ! Allez lui dire que les enfants vont à la procession de la Fête-Dieu ; mais que je descendrai vers lui.

— Madame, dit encore la domestique, vous savez qu'une visite vous attend depuis un quart d'heure au salon : c'est pour affaire. Dois-je renvoyer ?

— Non, ma fille ; car j'ai promis à mon mari de l'aider dans une démarche, et je ne dois pas oublier cette promesse faites entrer.

— Alors je vais dire à Jean que personne ne peut aller vers lui ce matin ? »

Julie avait regardé plusieurs fois sa blanche parure, et sa couronne de roses, et son beau petit frère ; mais, faisant un effort sur elle-même, comme pour chasser quelque chose de son regard et de sa pensée, elle dit d'une voix douce et résolue cependant :

« Non Marie, je vais vers Jean ; il est triste, et vous savez bien que personne ne peut le faire rire comme moi ! Vous conduirez Edouard seul à la procession, et je chanterai chez le vieux Jean tous les cantiques que j'avais appris pour la fête du bon Dieu. Le bon Dieu les entendra tout de même. »

La jeune mère embrassa Julie, et lui permit de descendre vers le vieux serviteur. Ce vieillard avait bien quatre-vingts ans ; et, depuis l'âge de douze ans, il était attaché à la famille de la petite Julie. Affaibli par l'âge dans toutes ses facultés, il avait des exigences et des susceptibilités d'enfant. Quand il vit arriver Julie toute parée, et qu'elle s'assit à ses pieds avec un livre de cantiques, il redevint joyeux et se mit à jaser avec l'enfant. Mais on entendit bientôt les cloches et le canon qui annonçaient les haltes de la procession et les bénédictions du prêtre. Julie vit alors passer devant ses yeux le dais rouge à panaches blancs, les bannières flottantes, les grands cierges allumés, les encensoirs se balançant en répandant leurs parfums, et le soleil jetant sa lumière, et les enfants lui jetant des fleurs, et tout le monde agenouillé devant les autels et sous le regard de Dieu !



À ce tableau Julie sentit son courage l'abandonner ; elle oublia le vieillard qui lui parlait toujours, et se leva comme pour s'en aller. Mais arrivée vers la petite porte, elle se retourna, et vit le vieux Jean immobile, l'œil contracté et fixe et le visage très-coloré. L'enfant le crut mort et se jeta à genoux vers son fauteuil.

« Oh, Jean, ne mourez pas, criait-elle, je parlerai toujours ! Je ne m'en irai plus ! Jean, répondez-moi : ne mourez pas ! »

Mais le vieillard ne faisait aucun mouvement. Alors Julie ouvrit la porte, et appela sa mère à grands cris.

La jeune femme vint, et un quart d'heure après son médecin rappelait à la vie le vieux Jean, qui venait d'avoir une congestion cérébrale, et qui, sans la présence de Julie, en serait mort sans doute, faute de secours assez prompts.

Quand on n'eut plus d'inquiétude sur la vie du malade, on chercha son petit ange gardien, et on le trouva près de son lit à genoux et remerciant Dieu de lui avoir donné la force et la pensée de renoncer à la joie de ce jour de fête !

Sa mère la prit dans ses bras.

« Mon enfant ! mon trésor bien-aimé ! je te le disais bien ce matin : ce que nous donnons à Dieu retombe en bonheur dans notre vie ! Tu savais que le vieux Jean nous a tous vus naître ; qu'il nous a servis avec probité, courage et dévouement ; qu'il est encore une protection pour notre toit, car la vieillesse protège tout ce qu'elle entoure ; et tu as senti que nous lui devions d'éviter toute peine à ses derniers jours.



Tu lui as sacrifié le bonheur d'une journée, parce qu'il était triste et souffrant ; et voilà que ton sacrifice lui a sauvé la vie ! tu nous as épargné une douleur et presque un remords à tous ; car, si Dieu l'eût rappelé à lui en notre absence, nous ne nous serions point consolés de l'avoir laissé un instant seul, lui que mon père m'a recommandé en mourant comme lui devant la vie ! Merci donc, mon enfant, ma fille chérie ! et souviens-toi

toute la vie des roses de la Fête Dieu, qui retombent sous les pas de l'enfant quand il les jette vers le ciel, et des bonnes actions qui retombent dans l'existence de ceux qui les accomplissent. »

Le vieillard vécut quatre ans encore, car c'est une histoire *vraie* que je vous ai racontée, mes enfants, et Julie n'oublia jamais les *roses de la Fête-Dieu*.



LE MÉDAILLON PROTECTEUR.

« Prends bien garde, ma fille, ne perds pas le petit médaillon que la bonne grand'mère t'a mis au cou avant de mourir pour attirer sur toi la protection d'une sainte ! Ce médaillon est un reliquaire, et il ne faut pas jouer avec ni l'ôter jamais.

— Non, mère, sois tranquille. ! » répondit Fanny en prenant son petit panier pour aller à l'école.

Depuis un an la même recommandation lui était faite chaque matin et depuis un an Fanny n'avait jamais eu la pensée d'enfreindre cette défense.

C'était d'ailleurs une excellente petite fille que Fanny ; respectueuse et soumise envers ses parents et les religieuses qui l'instruisaient, elle recevait avec docilité leurs leçons et leurs conseils, et sa famille était bien heureuse de ce bon naturel.

Et cependant si sa mère l'eût regardée jouer avec ses jeunes compagnes, elle eût pu remarquer que cette obéissance, qui lui rendait si chère son enfant, avait sa source dans une grande faiblesse de caractère ; elle eût pu voir Fanny céder en tout aux autres enfants, même dans les choses qui lui étaient désagréables, parce qu'elle ne savait rien vouloir fortement ; elle obéissait aux caprices de ses petites camarades comme aux ordres de sa mère, par une sorte d'inertie et de paresse de volonté ; mais les parents ne croient pas utile d'observer les enfants jusque dans leurs jeux, bien que ce soit là seulement que le caractère de l'enfance se manifeste en liberté.

Revenons à Fanny.

À l'heure de la récréation, elle s'en fut jouer avec les autres dans le petit jardin de l'école, et, tout en courant après son cerceau, le médaillon

suspendu à son cou s'échappa du corsage de sa robe, et fut aperçu de la petite Joséphine, qui courait avec elle.

Joséphine arrêta Fanny.

« Qu'est-ce que cela ? » lui demanda-t-elle en désignant le reliquaire.

Fanny raconta comment elle le tenait de sa grand'mère pour la protéger.

« Fais voir ce qu'il y a dedans, dit encore Joséphine en s'approchant du médaillon.

— Non ! cela m'est défendu, je serais grondée, laisse-moi !



— Grondée ! par qui ? nous sommes toutes seules dans ce petit coin, et d'ailleurs je ne le mangerai pas, ton médaillon ! »

Et la petite curieuse cherchait à l'enlever du cou de Fanny, qui essayait faiblement de résister encore : mais elle céda bientôt sous la volonté de Joséphine, qui insista.

« Dépêche-toi donc de regarder ! » disait Fanny, tremblant dans son cœur, et tout effrayée de sa désobéissance.

L'heure de la récréation expirait que Joséphine tenait encore le médaillon sans avoir pu l'ouvrir ; il fallait rentrer, et Joséphine le passa rapidement au cou de Fanny, le glissa entre ses vêtements et l'entraîna dans la classe.

Fanny, déchargée d'une inquiétude grande, reprit ses leçons avec son assiduité ordinaire jusqu'à la fin du jour. Mais quelle fut sa terreur, lorsqu'arrivée presque à la porte de ses parents, le médaillon tomba à ses pieds ! Joséphine en avait brisé l'anneau, en cherchant à l'ouvrir !

Fanny bouleversée ramassa le médaillon qui maintenant allait trahir sa désobéissance, et n'ayant plus la force d'aller au-devant des reproches de sa mère par un aveu de sa faute, elle s'arrêta sur le seuil de sa porte et regarda encore le médaillon ; elle essaya vainement de le suspendre de nouveau : il retombait toujours. Alors elle le prit à deux mains et le lança dans la rue, puis elle rentra chez elle.

Sa mère ne s'aperçut de rien le soir en la couchant, et lui fit le lendemain la même recommandation au sujet de son reliquaire.

Fanny se crut sauvée : elle avait retardé de quelques jours une réprimande, et l'enfance ne voit que le moment présent ; heureux encore quand cette imprévoyance ne se prolonge pas au delà de l'enfance.

Mais Dieu voulait donner à Fanny une leçon plus sévère et plus fructueuse.

Trois jours après cette petite s'en revenait de l'école prendre son repas, lorsqu'elle entendit deux voisines prononcer le nom de sa mère, elle écouta.

« Oui, les Mesnier viennent d'être appelés devant le juge, disait une des voisines ; et c'est pour reconnaître le médaillon que leur Fanny portait au cou et qu'une vieille femme lui a volé !...

— Voler un enfant ! la faire gronder par ses parents ! quelle mauvaise vieille ! dit l'autre voisine.

— Et encore elle prétend avoir trouvé la chose devant la porte, mais les juges ne sont pas si bêtes ! et l'ont mise en prison tout de même ; elle y sera long-temps, bien sûr !

— On va sans doute faire venir la petite aussi devant le juge pour la faire causer, » dit encore la voisine.

Fanny n'en entendit pas davantage et se mit à grimper rapidement l'escalier, comme si on la poursuivait déjà. Elle ne trouva personne chez elle, mais la clef était déposée dans un coin sur le carré selon l'habitude du peuple, et Fanny entra.

Elle pouvait faire rendre la liberté à la vieille femme en avouant à sa mère la faiblesse qui l'avait fait céder au caprice d'une compagne et la faiblesse plus coupable encore qui lui avait fait jeter sous les pieds des passants le médaillon protecteur pour éviter une réprimande.

Mais quand on est faible, mes enfants, on est bien près d'être lâche !

Fanny pleura beaucoup, et quand elle entendit venir quelqu'un, elle se cacha derrière un meuble pour retarder de quelques minutes les reproches mérités qu'elle allait recevoir, mais ce n'était pas ses parents qui rentraient, et tendant sa petite tête éplorée hors de sa cachette, elle se rassura un peu et revint dans la chambre auprès de la fenêtre. Elle y était depuis un quart d'heure quand elle aperçut son père et sa mère, qui revenaient tristes et sans parler.

Fanny eût voulu mourir en ce moment, et, sans plus songer à la pauvre vieille, qu'un mot d'elle pouvait délivrer, ni à l'inquiétude qu'elle allait causer, elle descendit précipitamment l'escalier, courut droit devant elle, et courut long-temps.

À la fin elle s'assit sur le bord du chemin pour reprendre haleine et se reposer un peu.

Elle pleurait toujours.

Son cœur était si malade et si désolé qu'elle ne vit point la nuit venir, et qu'elle se trouva tout à coup dans une obscurité profonde ! Alors elle pensa à la solitude qui l'environnait, et elle eut peur de la solitude et du silence ! Chaque feuille qui remuait auprès d'elle faisait frissonner son âme, et sa main cherchait instinctivement et par habitude le médaillon qui devait la protéger. Hélas ! ce mouvement la ramenait à tout son chagrin, en lui rappelant ce qui l'attendait à son retour dans sa famille. Dix fois elle se leva pour retourner vers sa mère ; mais, plus elle avait tardé, et moins elle se sentait de courage : sa faute étant augmentée de l'inquiétude que sa fuite devait causer.

Les heures se passaient dans cette angoisse mortelle, et Fanny restait à la même place. Mais le sommeil va trouver les enfants partout, et notre petite fugitive s'endormit sous ses larmes.

Vers le matin, un garde-champêtre la trouva toute pâle et tout endormie encore.

« Que faisais-tu là, petite fille ? » lui dit-il.

Fanny ne répondit rien. À peine s'expliquait-elle elle-même comment elle se trouvait là.

Le garde n'obtenant pas de réponse, prit l'enfant dans ses bras, et l'emporta vers la ville.

Fanny était tombée dans une sorte d'insensibilité, résultat de la fièvre qu'elle avait eue la veille, et se laissa emporter sans rien dire.

Le garde la porta tout droit au commissaire de police, qui, n'ayant encore reçu aucune réclamation, la fit conduire au Dépôt de la prison, en attendant qu'on prît d'autres mesures.

Vous jugez, mes enfants, du chagrin et de la frayeur de Fanny quand elle se vit dans cette grande pièce aux fenêtres grillées et entourée de gens qu'elle ne connaissait pas, avec un pain noir et une jatte d'eau devant elle.

« Tiens ! voilà encore une vagabonde ! disait une femme en la montrant du doigt.

— C'était bien la peine que sa mère la fasse si *proprette* et si gentille pour s'en aller coucher dans la rue, » disait une autre.

Et Fanny se mit à pleurer bien fort. Alors une vieille femme vint à elle et l'embrassa.

« Allons, petite, allons ! ne te fais pas tant de mal ; ta maman te réclamera, et tu t'en iras de prison ; tandis que moi je resterai ici, parce que personne ne viendra me réclamer ! Tiens, ma petite, je vais écrire à ta mère tout de suite ; et, quoique j'écrive mal, elle comprendra bien, va. Dis-moi son nom, dis vite ! Elle doit tant se chagriner, la pauvre femme ! »

Fanny prononça tout bas le nom de sa mère.

« Ah, bon Dieu ! s'écria la vieille en laissant tomber la plume. C'est ta mère, c'est toi, qui êtes cause que je suis ici ! » Et la vieille femme raconta

comment elle avait trouvé un médaillon dans la rue et comment on l'accusait de l'avoir volé.



Fanny comprit alors toute sa faute ; elle comprit aussi combien sa mère devait souffrir de son absence, et elle se mit à genoux devant la pauvre femme :

« Madame, dit-elle, écrivez à ma mère, et dites-lui tout ; au moins elle viendra nous réclamer toutes deux. » Et Fanny raconta ce que vous savez devant les autres prisonnières, en leur demandant aussi pardon.

La lettre allait partir, quand la porte du Dépôt s'ouvrit : c'était le père de Fanny.

Avant d'emmener sa fille, il lut sa lettre, et réclama la pauvre vieille, qui fut mise en liberté le lendemain.

Mais Fanny n'osait demander pourquoi sa mère n'était pas venue... Hélas ! sa mère était bien malade ! L'angoisse de cette nuit l'avait écrasée ;

car le sommeil fuit les mères des enfants perdus, et la fièvre brûlait les veines de celle de Fanny. Pendant trois mois les médecins désespérèrent de sa vie et surtout de sa raison ; car la pauvre mère ne reconnaissait plus sa fille, et tout en la tenant dans ses bras, la demandait à grands cris.

Après trois mois le bon Dieu eut pitié de Fanny repentante, et sa mère lui fut rendue.

Depuis cette époque fatale et bien heureuse en même temps, Fanny prit de la force et du courage. Le médaillon doublement précieux ne la quitta plus, et lui rappela toute sa vie qu'il ne suffit pas d'aimer le bien, mais qu'il faut encore savoir braver des peines et des ennuis pour l'accomplir. Sans cette épreuve peut-être sa faiblesse l'eût-elle conduite à de plus grandes fautes encore ! — Livrée à elle-même plus tard, elle eût cédé à toutes influences ; et les mauvaises sont plus nombreuses que les bonnes sur le chemin de la pauvre fille du peuple !

Croyez-le bien, mes enfants, il y a sur la terre plus de criminels par faiblesse que par méchanceté.

FIN.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- FreeCorp
- Clemarot
- Toto256
- Sicarov
- Lepticed7

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)